



La musique électronique est vite étiquetée de musique de *party*, une image négative portée par ses créateurs - alors perçus comme non-musiciens. C'est justement pour combattre ce préjugé qu'Alain Mongeau fonde le festival Mutek en 2000. « Quand j'ai vu tous ces noms d'artistes inscrits dans un catalogue, avec une description, au *Love Parade* de Berlin, j'ai voulu reproduire cette perception ici. C'est étrange parce qu'au début, je n'aimais pas les *lives* dans les *raves* (i.e. spectacle fait à partir d'un ordinateur portable). Mais en même temps, opter pour une formule *live* au festival positionnait l'ordinateur comme un instrument à part entière. Rapidement, des gars comme Plastikman ont dynamisé cette formule. » Dès leurs premières heures, Elektra et Mutek stimulent cette communauté qui a maintenant ses rendez-vous annuels et ses liens avec l'international.

## Citoyen du monde

Question fondamentale pour les producteurs de musiques électroniques : l'exil ou la vie dans les valises est-il un passage obligé pour ceux qui désirent vivre de cette musique? Que ce soit Tiga, Akufen, Misstress Barbara ou Fred Everything, ces stars québécoises connaissent autant de succès chez nous qu'à l'étranger, sinon plus. Tiga a vendu plus de 200 000 copies du remix de Corey Hart « Sunglasses At Night ». Comme Fred Everything et Akufen, il passe plus de la moitié de ses week-ends dans les clubs de la planète. Si le pied-à-terre reste Montréal, le gérant tout comme la maison de disques sont souvent étrangers. « Oui, beaucoup d'artistes émigrent vers Berlin, Paris et Londres, rapporte Akufen, auteur de *My Way*, un album-phare cité aujourd'hui dans tous les magazines spécialisés. Évidemment, j'ai flirté avec l'idée de partir... Mais je considère aujourd'hui que ma force est de rester à Montréal. » À noter : certains compatriotes sont encore partis cette année pour l'Europe, tels Mike Shannon et DJ Preach (Philippe Babin).

Bien que Montréal encourage ses créateurs électroniques à y demeurer grâce au coût de la vie plutôt bas et à ses festivals, avoir des antennes à l'international reste nécessaire, voire fondamental. Autosuffisante, cette scène électronique se déploie comme une toile d'araignée, via l'Internet, les voyages, les amis à l'étranger. Les artistes construisent leur propre réseau, qui génère commandes de remixes et invitations en boîte de nuit ou festival. Et c'est dans cette optique que le MEG s'exporte en France et Mutek en Chine, en Europe et en Amérique latine, organisant des événements hors de nos frontières avec les créateurs d'ici.

L'Association de musiques électroniques (aemusic), créée en 2000 par Jean-Nicolas Dupéré et Christine McLean, vise à professionnaliser la scène underground. Son champ d'activités? Des échanges à l'étranger avec créateurs et jeunes entrepreneurs et une représentation de la musique électronique auprès des instances gouvernementales. « La plupart de ceux qu'on représente ne font partie d'aucune autre association. Ils considèrent qu'une partie du financement de la culture ne s'applique pas à leur cas, que cela ne les concerne pas. » Cette méconnaissance de l'industrie de la musique est aussi notée par Mongeau. « Il s'agit d'une scène en marge, sous les radars, sans conscience de l'industrie de la musique québécoise. Les ventes moyennes tournent habituellement autour des 500 à 2000 disques. Pour nous, il ne s'agit que d'une très petite partie de nos revenus. Pas pour rien que le milieu n'a jamais eu peur des MP3 et fondé les premiers netlabels. »

## Le cas de l'ADISQ

Il n'est donc pas surprenant que la catégorie techno de l'ADISQ (qui n'est en fait qu'un genre au sein de la grande famille électronique) ne représente que partiellement cette réalité. Les *success stories* ne sont pas reliés à la remise de Félix et même, aux médias de masse. Que ce soit Tiga ou Akufen, qui a vendu plus de 30 000 copies de son disque *My Way* sur une étiquette allemande, leur absence brille constamment lors des mises en nomination. Qui doit-on blâmer? Il semble que les responsables se retrouvent dans les deux camps, comme s'il s'agissait de deux galaxies avec différentes lois d'apesanteur. « Les labels électroniques montréalais n'ont souvent qu'un ou deux employés et ne pensent pas à dépenser 2000\$ pour s'inscrire au gala de l'ADISQ, relate Jean-Nicolas Dupéré. L'ADISQ les appelle, mais pour eux, recevoir un tel prix ne signifie rien. Quand j'étais gérant des Jardiniers, nous avons gagné deux de ces Félix. Pour les demandes de subvention, ça aide, mais à l'international, cela n'a aucune conséquence. Alors quel est l'intérêt de participer, si ce n'est des subventions? »

Sarah Lévesque

Gourmande de nouvelles musicalités, Sarah Lévesque écrit dans plusieurs publications dont l'hebdomadaire *ICI Montréal*. Elle occupe également le poste de chef de pupitre *Mode de vie* pour le magazine *NightLife*. Elle collabore à *Paroles & Musique* depuis la fin de 2004.

## Question de karma

Fred Everything et Akufen le confirment. Avec le temps, Montréal s'est dotée d'une bonne réputation internationale, celle de produire de l'électronique de qualité. Ce qui a inévitablement attiré certains à s'y installer. Par exemple Ninja Tune, label britannique fort reconnu, a préféré installer ses bureaux nord-américains dans la métropole plutôt qu'à New York. Conséquence? Le Britannique Amon Tobin, vedette du label, habite Montréal depuis quelques années. Il y a aussi une cohorte de créateurs canadiens qui ont opté pour Montréal en raison de son aura favorable, comme Deadbeat, Mitchell Akiyama, Steven Beaupré et Sixtoo. Une étiquette allemande a même dédié une compilation, *Smoked Meat Montreal*, au son tech-house de la métropole. Cette musique favorise les échanges, peu importe les langues parlées. Philippe Navarro, membre de Water on Mars, groupe électronique de Québec, résume bien sa personnalité « citoyen du monde ». « Pour moi, l'électronique est l'essence même de la musique contemporaine, qui peut être écoutée ici comme en Italie. Je me suis consacré à la musique traditionnelle pendant plusieurs années. Puis un jour, je cherchais autre chose, des airs intemporels ne s'identifiant plus à un territoire, allant au-delà des frontières. » Les disques de Water on Mars ont d'ailleurs trouvé en 2005 une distribution japonaise.

Après dix ans d'activité, la musique électronique est toujours un art de combat. Les responsables d'aemusic et de Mutek rappellent que beaucoup reste à faire, que les préjugés persistent. Et surtout, qu'aucun financement n'est sécurisé, d'année en année. Après plusieurs sorties sur la planète, Alain Mongeau prône aujourd'hui un retour à la maison. « J'en suis à me dire que c'est le même combat partout. Si on ne le fait pas ici, personne ne le fera et on perdra pied. Je crois même que nous avons un potentiel de succès plus fort que jamais. Regarde le succès des Piknic Électronik tous les dimanches au Parc Jean-Drapeau. Ou encore la montée incroyable de DJ Champion, responsable du grand événement extérieur du Festival International de Jazz de Montréal cette année. Derrière le pouvoir d'attraction de Champion, y'a cinq autres artistes prêts à connaître un succès similaire. » Si la culture des *afterhours* et du DJ superstar périclité, celle de la musique électronique métissée à la culture populaire, tend à se propager. Oui, ce signe d'intégration est le meilleur constat de santé.